
LE HIBOU

D'après RÉTIF DE LA BRETONNE

composition du texte Christian PEYTHIEU



NICOLAS RETIF DE LA BRETONNE

Gravure de Berthet d'après le dessin de L. Binet, épreuve avant toute lettre. Bibl. nat. Cabinet des estampes.

"Dans ce court trajet de mes lèvres vers sa joue, c'est dix Albertine que je vis...celle que j'avais vue en dernier, si je tentais d'approcher d'elle, faisait place à une autre...Tout d'un coup, mes yeux cessèrent de voir, à son tour mon nez, s'écrasant, ne perçut plus aucune odeur et...j'appris à ces détestables signes que j'étais en train d'embrasser la joue d'Albertine."

(Marcel Proust,
A la Recherche du Temps perdu)

"Qu'est-ce que le cerveau humain, sinon un palimpseste immense et naturel ?
Mon cerveau est un palimpseste, et le vôtre aussi, lecteur. Des couches innombrables d'idées, de sentiments sont tombées successivement sur votre cerveau, aussi doucement que la lumière. Il a semblé que chacune ensevelissait la précédente. Mais aucune en réalité n'a péri. L'oubli n'est donc que momentané.
Toute pensée est ineffaçable.
Le palimpseste de la mémoire est indestructible."

(Charles Baudelaire,
Les Paradis Artificiels)

LE HIBOU d'après Rétif de la Bretonne.

Les personnages::

Nicolas-Edme Rétif de la Bretonne, dit le Hibou
L'Original, "Philosophe-Décroteur"

Colette ou Madame Parangon

La Sunamite, Restauratrice de vieillards

La Femme du Peuple

Sara

Marguerite

Monsieur Nicolas (Rétif jeune)

L'Homme du Peuple

L'Aveugle

Un Travesti

L'action se passe à Paris sur, l'île Saint-Louis,
puis à Sacy, en Bourgogne.

NOIR

Bruit de rotatives.

On perçoit un doux clapotis d'eau.

Un homme, dont on devine à peine la silhouette, est agenouillé. Penché en avant, il a recueilli de l'eau dans la paume de ses mains.

Rétif : - Je ne cesse de réfléchir sur la rapidité du temps. L'avenir est pour moi ce gouffre profond, effrayant que je n'ose plus sonder. C'est fou ce que je peux craindre l'eau ! M'y voilà à cet avenir, il est à présent, je le vois, tout à l'heure, il sera passé...

L'eau a fini de s'écouler de ses mains.

Ses bras retombent lentement.

L'homme regarde étrangement le ciel.

Rétif : - Colette ... Madame Parangon ... Prosterné sur mon île, le visage tourné vers notre Patrie, j'honore votre souvenir ... Colette ... j'avais dix-huit ans ... Je t'ai souillée ...

Il se relève soudainement.

Son visage est enfoui dans ses mains.

Rétif : - Oh ! Cette journée du 26 Mars, elle est finie ! Elle roule dans le fleuve immense du temps, mais je la vois ... je la vois encore ... Ô souvenir ! Faculté divine qui fais ressembler l'homme à Dieu lui-même, que tu me la retraces vivement au bout de quarante ans !... Quarante ans !...

L'homme disparaît, noyé dans ses pensées

Une lueur fait son apparition. C'est un chandelier tenu par une jeune femme dont on distingue le visage étrangement pâle.

Près d'elle, un jeune homme, tenant un livre ouvert à la main. Il lui "fait la lecture" à voix haute. On reconnaît des extraits de Phèdre, de Racine.

Nicolas : - Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant partout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve :
Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve;
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus ...

Elle l'interrompt brutalement.

Colette : - Merci, Monsieur Nicolas ! (un temps)
Je vous remercie, Monsieur Nicolas. (Il s'éloigne doucement)
Nicolas ! Vous êtes le fils d'un ami de mon père,
et vous méritez d'être le notre.
Mon mari est content de vous et cela me flatte.
Vous n'en douterez pas quand vous saurez que c'est moi
qui ai proposé à vos parents de vous mettre
en apprentissage ici à l'imprimerie.

Nicolas : - Mais ... Je ...

Colette : - Bonsoir, Monsieur Nicolas ! ... (Elle sort rapidement)

Musique (de Glück)

La jeune femme est en scène.

Elle est grande, blonde, sa taille est maintenue par un corset.

Un étrange corset qui la meurtrit atrocement, mais affine sa silhouette au maximum.

Elle cherche sa respiration.

Son souffle est très fragile.
 La peau de son visage est blanche, très blanche.
 On la dirait fardée de blanc.
 C'est Colette. Colette Parangon.
 Elle tente de nouer un lacet à son corset,
 puis y renonce.

Ses pieds sont nus.
 Il y a deux mules rouges posées à l'avant scène.

Colette : - Toinette ? Toinette ?

Nicolas : - Elle vient de sortir, Madame.

Colette : - Ha, mon Dieu ! Elle m'aurait lacée !

Nicolas : - Si Madame le permet ...

Colette : - Appelez, je vous prie, une de nos voisines.

Nicolas : - Oui, Madame ! (Il ne bouge pas.)

Colette : - Vous allez donc me lacer ?... Ne passez pas d'oeillets.

Nicolas : (ne sachant ce qu'il fait)
 - Non... Madame !...

Colette : (s'agitant)
 - Hé ! Vous me lacez de travers !

Nicolas : (tremblant)
 - Il est vrai... Il est vrai ! ...

Colette : - Alors, ne vous précipitez pas !

Nicolas : (trouvant mal les oeillets)
 - Non, Madame !

Colette : (tirant son corset par le bas, et dégageant un peu sa gorge, couverte par ses mains)
 - Je crois que je suis bien ? ...

Nicolas : (se baissant, pour baiser le corset)
 - Je... le crois... Madame !

Colette : - Que faites-vous donc ?

Nicolas : - Je regarde si je n'en ai point fauté... N'êtes vous pas trop serrée ?

Colette : - Pas... tout à fait assez (elle prend un fichu qu'elle pose sur son cou)

Nicolas : (qui a serré le bas, se relevant pour serrer le haut)
 - Ha !

Colette : - Qu'avez-vous ?

Nicolas : - Je me suis... brûlé...

Colette : (souriant)
- Brûlé ? ... Piqué, peut-être ? ...

Nicolas : - Oui, Madame... Brûlé... Piqué... c'est brûlé...

Colette : - A quoi donc ?

Nicolas : - A vous, Madame !

Colette : (souriant)
- Voilà une naïveté, digne de Toinette.

Nicolas : - Et de moi, Madame.

Colette : - Je vous remercie, Monsieur Nicolas.
Mais... vous ne me servirez pas de femme de chambre...
Laissez-moi m'habiller.

Nicolas : - Si vous le voulez, Madame,... je me tiendrais... l'...
Je travaillerai...
J'y ai tout ce qu'il me faut... et je serais...
tout prêt... à vous aider.

(affectueusement)
Colette : - Non ! non... je vous sonnerai

(respectueusement)
Nicolas : - J'obéis, Madame. (Il s'éclipse, en caressant subrepti-
cement une des deux mules).

Colette : (Elle ôte son fichu. Elle se précipite vers les mules.
Elle en prend une, puis l'examine)
- Ha ! il a écrit ... Je vous aime !

Une énorme pelote de laine blanche a roulé sur le plateau. Quelqu'un tire le fil depuis les coulisses. L'on entend :

Voix de Colette : - Voulez-vous m'aider, Monsieur Nicolas ? J'ai du fil que la poussière mange !
Voilà trois jours que j'oublie de le serrer...

Le fil se tend. Apparaît la même jeune femme, Colette Parangon.
Le jeune Nicolas, le visage toujours noirci, est entré. Il soulève la pelote et avance.

Colette : - Ha, mon Dieu ! Monsieur Nicolas, que voulez-vous ?
Que faites-vous ?

Nicolas : - Vous posséder ... ou ... périr ... Nous mourrons ensemble.

Colette : - Grand Dieu ! Ha quoi ? Vous abusez ... N'espérez pas ..
Malheureux ... Je meurs ... (Il la viole)

Lumière

- Colette : - Alors, vous ne me tuez pas ?
- Nicolas : - Vous me prenez pour un assassin ...
- Colette : - Vous ne me tuerez donc pas ?
- Nicolas : - Je donnerais ma vie pour prolonger la vôtre d'un seul jour.
- Colette : - Vous nous préparez bien du remords
- Nicolas : - Vous parlez à mes yeux, à mes sens, avec une inconcevable violence.
J'ai une moitié de moi-même qui fait violence à l'autre
Dîtes un mot, dites que vous me pardonnez,
je vous rendrai ce jeune homme que vous avez connu ...
- Colette : - Ensevelissons cette horreur entre nous deux.
Le ciel me punit par vous, quelle terrible leçon.
- Nicolas : - Je me sens changé. Je suis puni.
- Colette : - Je suis plus punie que toi.
- Nicolas : - Je me méprise. C'est la première fois. Je suis perdu.
- Colette : - Trop tard.
- Nicolas : - Je ne mérite pas de vivre. (Il menace de s'en aller)
- Colette : (le retenant par la main)
- Restez auprès de moi. Votre vue m'est nécessaire.
Vivons dans l'innocence. Nous le pouvons peut-être encore.
- Nicolas : - C'est la Nature qui me l'a fait commettre, ce crime.
La Nature est ma complice.
ô Colette, je t'ai souillée !
- Colette : (elle regarde aux alentours)
- Voyez si quelqu'un vient.

L'éclairage s'est transformé. On est maintenant sur la berge d'un fleuve.
Clapotis de l'eau. Vent. Lucioles.
Une musique, de Glück, monte imperceptiblement.

- Colette : (elle enfle son mantelet et ses gants) .
- Nous sortons. Le temps est superbe.
- Nicolas : - Les étoiles brillent d'un éclat ... Par où faut-il prendre, Madame ?
- Colette : - Par où vous prîtes hier
- Nicolas : - Hier ?

Colette : - Oui

Nicolas : - Par ici, Madame

Colette : - Vous êtes ému

Nicolas : - Tous ces astres sont les yeux de la Divinité ouverts sur moi.
Tiens, hier, ici, je suis tombé à genoux

Colette : - Tombé ?

Nicolas : - Oui, tombé, de douleur, de remords. J'ai offensé celle que je révère.
J'ai souillé son corps. J'ai fait une tâche à sa vie. Cette sale frénésie.
là, j'ai couru ... j'étais ... effrayé ... Ici, je suis tombé ... je me suis évanoui ...
On m'a relevé, on m'a conduit ...

Colette : - Vous ne me connaissez pas. Vous ne vous connaissez pas vous-même.
Vous ne connaissez pas le monde.
Un jour, je sais que vous-me regretterez, vous me pleurerez.
Par pitié, ne vous abandonnez pas, ne vous perdez pas. Votre âme est une barque, pourvu qu'elle ne fasse naufrage.
- Votre vie ne tient à rien. Vous êtes celui, qui la menace le plus.
- Votre plus dangereux assassin, c'est vous.
Ton âme est droite, droite, mais si faible, si tu savais,
ce que tu vas souffrir dans le court de ta vie, mon pauvre ami.
Tes passions te détruiront petit à petit, et ta vie sera un cercle de chutes et puis de **repentirs**.
Nicolas, tu seras à une torture continuelle.

Nicolas sanglote, désespéré.

Nicolas : - Il faut noyer les monstres, alors si on les noyait ...

Colette : - Mais votre vie n'est pas à vous !

Nicolas : - Alors, je la rends à Dieu.

Colette : - Dieu ne vous l'a pas demandée. Laissez donc votre vie. Elle est à moi.

Nicolas : - Colette, vous ne savez pas. Vous ne saurez jamais.

Colette : - Si, je le sais. Je vous ai connu deux jours trop tard.

Nicolas : - Guidez-moi, femme adorée. Ayez les yeux sur moi.

Colette : - Adorée, dites-vous ?

Nicolas : - Oui, adorée, c'est le mot.

Un temps. Colette s'éloigne, puis se retourne.

Colette : - Avec les êtres brûlants, comme vous réussirez, --
Monsieur Nicolas ! (un temps)
Merci pour votre bras. (un temps) Allez donc à Paris.
Je vous ferai connaître des libraires.

Nicolas : - Je vous rapporterai un corps et un coeur dignes de vous

Colette : (elle lui donne une montre)
- Un bon travailleur comme vous sera bien aise de savoir
l'heure. (un temps). Adieu !

se glisse subrepticement le long du mur.
Il est face à nous.
On reconnaît l'homme qui était agenouillé.
C'est Rétif.
Son visage est éclairé faiblement par la lueur
d'un réverbère.

Rétif : - Adieu ! Mais d'où vient aujourd'hui, cet adieu
me serre-t-il le coeur ?
Colette ... Madame Parangon ... je t'ai souillée.
J'avais dix-huit ans, tous mes sens étaient en tumulte.

On découvre maintenant le cadre.
On discerne de mieux en mieux la berge d'un fleuve.
Le sol paraît sale.
Au fond, il y a un escalier en pierre qui conduit
à une rue.
On aperçoit, près du mur du fond, des fourrés et des
arbustes.

Rétif déambule sur la scène.
 Il porte un étrange manteau ample de couleur bleu-roi
 et un large chapeau assorti. On dirait un costume
 issu d'un carnaval ou d'une fête, mais un peu fatigué.
 Il procède à une bizarre inspection des lieux.
 Il furète, examine.
 De sa main, il caresse le sol.

Rétif : - Ah ! mon île ... mon île Saint-Louis ...
 Apprends que je puis mourir maintenant,
 j'ai fini mon bel ouvrage.

Il se relève. Il se met à nous parler.
 Ce sera, tout au long de la pièce, son moyen d'expression
 le plus usité.
 Il s'adressera très souvent au public.

Rétif : - Le soir après dîner, j'aime faire le demi-tour
 occidental de mon île,
 j'aime les excursions sérotinales.

Quelque chose semble l'oppresser.
 Il a chaud ou soif. Il se précipite vers la Seine,
 dans le fond. Il se penche pour boire de l'eau
 dans ses mains, qu'il recrache soudain avec dégoût.

Rétif : - Quand la rivière est trouble, on boit l'eau trouble,
 on ne sait trop ce qu'on avale, mais on boit.
 Les vidangeurs, dès le point du jour, je les ai vus,
 versent les matières fécales dans les égouts et les
 ruisseaux.
 Cette épouvantable lie s'achemine lentement à travers
 les rues,
 infecte les bords de la Seine
 et les porteurs d'eaux puisent dans leurs seaux
 l'eau que les Parisiens vont boire.

Soudain, une odeur l'attire. Sur le qui-vive
 il se met à renifler.

Rétif : - Quelle saleté !
 Mais on devrait s'occuper plus soigneusement
 de la propreté des rues.
 On devrait les tenir sèches au lieu de les mouiller !
 On devrait ceci, on devrait cela, on devrait mille
 choses qu'on ne fait pas ...
 Dans la capitale de la France au XVIIIème siècle,
 pas un abri public ...

La flamme du réverbère, qui n'en finissait plus de
 vaciller, meurt. C'est quasiment l'obscurité sur le
 plateau, excepté quelques lueurs au loin, sur le fleuve,
 qui clignotent, ou quelques étoiles.

Rétif : - On n'y voit plus rien !
On a supprimé les vieilles lanternes
l'interruption des réverbères a lieu les jours de lune
mais la lune n'est pas encore levée.

Il cherche à s'orienter dans la pénombre.

Rétif : - Nous sommes dans le Siècle des Lumières
et pourtant les ténèbres sont le lot des trois quarts
de la nation.
Il faut les combattre par tous les moyens possibles,
même par l'amour.

Une lueur scintillante se déplace, descend les marches,
puis traverse l'île.
En fait, c'est une silhouette lumineuse.
Un homme doré.
Il se meut avec lenteur et précaution, s'aidant d'une
canne.
Ses yeux sont immobiles. Il se déplace avec de plus
en plus de difficulté, tâtonnant, trébuchant.

Rétif : - Les Quinze-Vingt nous servent de guides.
Il suffit de s'accrocher au pan de sa robe.

Rétif se colle derrière l'aveugle, s'agrippe à son
vêtement et, mine de rien, le guide vers l'escalier.

L'Aveugle : - Mais qui êtes-vous, Monsieur ?

Rétif : - Un hibou. Rien qu'un hibou.

Les marches à-demi gravies, l'aveugle s'immobilise
tout d'un coup.

L'Aveugle : - Quelles belles étoiles ! J'aimerais bien les con-
naître. On dit que toutes ont des noms.

Rétif : - Tous les hommes en ont bien !

L'Aveugle : - Quelle est cette étoile ici, si brillante ?

Rétif : - C'est Jupiter.

L'Aveugle : - Voilà Sirius. C'est la plus belle des étoiles fixes.
Elle est sur la lèvre du Grand-Chien.
C'est pourquoi cette constellation s'appelle Canicule.
Imaginez les jours de canicule : Sirius se lève
et se couche avec le soleil.

Rétif : - Le plus intéressant, Monsieur, c'est le ciel du Nord.
Celui du Midi se change comme un amant volage.

L'Aveugle : - Voici la Grande Ourse, que le vulgaire nomme Charriot. Observez bien ces trois petites étoiles, la dernière, c'est l'étoile polaire, tout tourne autour d'elle, tout le ciel, de proche en proche, jusqu'à l'équateur. Cette constellation a la forme du râteau.

Rétif : - Savez-vous, Monsieur, la différence entre planètes et étoiles fixes ?
Chaque étoile est un oeil de la divinité.

L'Aveugle semble méditatif. Il est comme figé.
Il se met à inspecter Rétif.

L'Aveugle : - Monsieur me paraît étranger ! Peut-être Monsieur ne sait-il pas toutes les ressources que l'on trouve dans une ville comme Paris ?

Rétif : - Quelles ressources me procurez-vous ?

L'Aveugle : - Si Monsieur veut un lit de garçon, je lui en procurerai un.

Rétif : - Non

L'Aveugle : - Monsieur veut un lit de mari ?

Rétif : - Un lit de mari ? Ma foi...non

L'Aveugle : - Ha ! Monsieur voudrait un lit de passade.

Rétif(dubitatif): - Heu...Oui...

L'Aveugle : - Monsieur l'aura. Combien Monsieur mettra-t'il ?

Rétif : - Mais...que faut-il mettre pour être bien ?

L'Aveugle : - Je ferai donner la carte à Monsieur.
(il récite)
- Lit simple, un sou. Lit double, matelas, paillasse et draps, six sous.
Lit à deux, douze sous pour le lit. Plus, suivant la compagnie, commune, vingt-quatre sous, avec linge blanc, trente-six sous, choisie, quarante-huit sous, recherchée, trois livres, au-dessous de quatorze ans, six livres, et le reste.

Rétif - Que signifie "et le reste" ?

L'Aveugle - Voulez-vous des enfants ? Quel genre d'enfants voulez-vous ?

Rétif - Des enfants, comment cela ?

- L'Aveugle - Enfants volés dès l'âge le plus tendre, enfants trouvés, enfants achetés, enfants accaparés, enfants exposés, disparus, perdus, vendus, revendus.
L'on choisit les plus jolis, Monsieur.
L'on ne détruit aucun fruit, l'on favorise les couches des filles de famille.
Quelquefois, l'on parcourt les provinces, pour en avoir quelques-uns de superbes !
Alors on gagne la nourrice, qui vend l'enfant, qu'on fait voir malade au curé, elle part, et l'on ensevelit des haillons.
Voici un de ces extraits mortuaires, Monsieur.
- Rétif - Arrêtez, je vous en prie, c'est odieux ...
- L'Aveugle - Ce petit trafic, Monsieur, est trop odieux pour être jamais dénoncé et ébruité.
C'est la partie la plus abondante des revenus de l'inspecteur des filles.
Peut-être rapporte-t'il au lieutenant de police ...
- Rétif - Mais quel usage fait-on de ces enfants ?
- L'Aveugle - Certains sont prostitués à des Tibères modernes, à condition que leurs goûts soient bien dépravés.
Filles, garçons, tout est égal, à cet âge, pour les débauchés.
Quand ils ont excité leurs sales passions au point extrême, ils se servent de la bouche, au lieu des autres ouvertures encore interdites par la nature.
Quelquefois, ils les forcent, et la mort souvent s'ensuit pour les petites filles.
- L'Aveugle - On paie alors l'enfant comme on paie un animal grevé de fatigue, un prix convenu d'avance entre les parents et la matrouille.
Celle-ci gagne toujours sur le marché. Elle a son intérêt à sacrifier les enfants.
- Rétif - (très mal à l'aise) Taisez-vous, Monsieur !

L'Aveugle - Nous sommes heureux quand on ne nous rompt ni ne nous estropie un petit.

Ce n'est que demi-mal quand un libertin ne fait que leur donner la vérole.

Nous avons des gens pour les traiter.

Quand un enfant est trop délicat, nous le faisons durer six mois, un an, pendant lesquels nous les mettons à toute sauce ...

Je puis vous détailler, si vous le souhaitez, ses lubriques talents ...

L'Aveugle fait un signe.

Furtive, une étrange créature, se glisse, serre Rétif dans ses bras, cherchant à l'embrasser.

Rétif, paralysé par le dégoût et la frayeur, s'évanouit.

Les deux silhouettes se penchent sur son corps immobile.

Aux côtés de l'Aveugle, on distingue maintenant le visage d'un "Homme-Femme", une sorte de travesti.

Tous deux s'en prennent à Rétif, fouillent ses poches, n'y trouvant rien.

L'Aveugle lui lance un violent coup de pied, puis disparaît, aussi mystérieusement qu'il est apparu.

Le Travesti crache méchamment sur Rétif, puis sort en riant.

Rétif se redresse, hébété, hagard, comme halluciné.

Rétif : - L'utilité consiste dans les tableaux horribles du vice. Plus les tableaux sont hideux et découverts, plus ils sont efficaces.

La lumière revenue, c'est maintenant un mystérieux brouillard qui a envahi progressivement le plateau.

Rétif se livre à une curieuse activité : il frotte le mur à grands gestes avec ses mains, gratte, griffe, ecorne, etc...comme s'il auscultait le mur.

Il essuie des pans entiers comme si une épaisse couche de poussière les recouvrait. Il passe de la méticulosité la plus maniaque à une bizarre frénésie, de la jubilation à la panique.

Rétif : - Mes dates ? Elles étaient là...
Qui s'est permis d'effacer mes dates ? Où sont-elles ?
On pénètre mes pensées en lisant mes dates sur l'île.
Sus aux effaceurs !

Il se dirige vers un autre endroit du mur.

Il semble s'apaiser.

Rétif

: - Je la revois, la date du 5 Novembre !...Je suis encore !
La mort, la mort, redoutable, ne m'a pas moissonné !
Je vois la lumière des étoiles, je vois encore, ô Seine,
ton onde fugitive comme les jours qui se sont écoulés
depuis que j'ai gravé sur cette pierre.
J'y veux graver encore.

(il déchiffre à nouveau)

- Où sont les autres ?...Ah, les voilà !...
1757 : la mort de Colette, et je suis là, moi...
Là, à Sacy, ma fièvre double-tierce...
1749 : le baiser de Rose, si doux, ton délicieux fré-
missement se propage encore par tous mes nerfs au bout
de quarante ans.

Rétif

: - Je me reporte au temps où j'écrivais cette date,
je m'y sens tout d'un coup.
Quarante années s'effacent !
Ambroisie enivrante et féique,
je vis dans le passé comme dans le présent,
les années écoulées ne se perdent plus...
Je ne suis qu'une faible portioncule de la divinité,
mais je suis éternel comme elle,
comme elle je roulerai de révolutions en révolutions...

Il continue de gratter le mur pour déchiffrer ses ins-
criptions.

Une jeune fille est entrée, qui le regarde, silencieuse,
intriguée.

Elle est habillée de manière plutôt "voyante", mêlant
multiples couleurs vives et plumes chatoyantes.

Son maquillage est à la fois élaboré et maladroit.

On la dirait, elle aussi, sortie d'une soirée de fes-
tivités ou d'un bal costumé.

Cet accoutrement met en valeur son jeune corps de
façon provocante.

Ses chaussures ont, bien sûr, une particularité saisie-
sante.

Tandis que Rétif "travaille" à son mur, elle trahit sa
présence. Il l'aperçoit enfin. Ils passent un certain
temps à se dévisager mutuellement.

Jeune Fille

: - Que faites-vous, Monsieur ?

Rétif

: - Je décroète. Je suis un Philosophe-Décroeteur

Jeune Fille

: - Qui êtes-vous ?

Rétif

: - Un hibou. (Il s'avance vers elle)
Rien ne vaut la mignonesse d'une femme,
son sourire cythéréeque,
sa sauvagerie,
et quand elle s'enjalouse,
sa voix, guiorante comme celle des souris,
mais beaucoup plus forte.

- eune Fille : - Je vous reconnais.
Vous êtes l'auteur du Paysan Parvenu.
- étif : - Perverti. Paysan Perverti.
- eune Fille : - Vous êtes le nouveau Jean-Jacques Rousseau. Votre Vie de mon Père est le livre du Ciel, c'est celui que liront les bienheureux.
Je vous aime et vous respecte infiniment. J'aime dès que j'admire. Vos sentiments sont si nobles.
(elle s'agenouille et baise sa main)
- étif : - Je vous en prie, Mademoiselle.
- Jeune Fille : - Quand nous écrirez-vous un autre Paysan Parvenu ?
- étif : - Perverti !

Il se met à l'examiner en détail.

- étif : - Baissez-donc votre jupe !
Que signifie cette provoqueance aussi voluptueuse ?
Vous comptez mettre tout le monde sens dessus dessous ?
- étif : - Qu'est-ce à dire, ce petit air languissant à faire tourner la tête à un anachorète ?
Et cette gorge si blanche, si floconneuse, cet océan de blancheur ? ...
Méfiez-vous, si l'étincelle tombe sur l'amadou, le feu risque de prendre...
Comment vous appelez-vous ?
- Jeune Fille : - Basilique
- étif : - Basilique ?
- Jeune Fille : - On me nomme Basilique,
comme l'église,
parce que mon père en était un,
comme le lézard.
- Rétif : - Dans ce cas, appelez-moi Escopette. Aquilin des Escopettes.
- Soudain, il la prend dans ses bras et l'embrasse.
- Jeune Fille : - Que faites-vous ?
- Rétif : - Je voulais respirer la pureté de votre haleine.
Reconnaître l'odeur et la sueur.
C'est parce que je polytype les femmes ...
Allez, avouez, vous catinez.
Qui êtes-vous ?
- Jeune Fille : - Une Sunamite échappée. Une Restauratrice de Vieillards.
Il faut toute l'amitié que nous portons à Maman.
Il faut supporter la fatigue, l'insalubrité,
la singularité, le dégoût d'un vieillard qui tousse,
qui crache et qui mouche.
Je suis aussi Marionnette.
L'on me fait entrer nue sous un grand bocal
il faut que je sois statue ou bien figure de cire.
J'ai mon petit théâtre à moi et mon rideau de gaze
et je danse et je danse, agitée par des milliers
des milliers de fils.
Maman m'a dit que bientôt je parlerai
comme Marionnette-Automate.

Elle reproduit son numéro. Elle danse mécaniquement, en disant :

Jeune Fille

: - "Bien, très bien, je suis contente de vous, Monsieur.
Bien, très bien, je suis contente de vous, Monsieur."

Ou bien je monte sur le premier gradin
je ne montre mon corps que petit à petit.
On sonne et je commence mon exercice.
Je reste le visage comme ça, on sonne, je monte
sur le second gradin,
c'est là qu'on voit mon cou.
On sonne, je monte sur le troisième,
c'est là qu'on voit ma gorge.
je monte sur la quatrième, je me retourne,
puis le cinquième, je me retourne.
On sonne, je montre mes pieds, en faisant ça avec
mes pieds, et puis mes jambes
je recommence habillée ce que j'ai fait toute nue,
je dis encore :

"Bien, très bien, je suis contente de vous, Monsieur.
Bien, très bien, je suis contente de vous, Monsieur."
et puis la scène est finie.
(Un temps. Elle s'avance vers lui)

Parfois, Monsieur, en une nuit,
l'on me pucèle et dépucèle
puis repucèle à nouveau,
ainsi de suite à l'infini,
j'ai mal très longtemps à mon petit kalibistri.

Rétif

: - Et que faites-vous contre les amants syphilitiques ?
Je vous en supplie, ne vous adonnez pas à certaines
pratiques.
Retenez les hommes sensuels dans les routes
de la nature
et les empêchez de s'égarer avec d'autres
moins morales que vous
ou de perdre leur santé avec d'autres moins soigneuses
Ne soyez jamais exigeantes, tracassières,
soyez de véritables prêtresses de la volupté !
Vous n'avez pas outragé la nature tant que vous n'avez
pas reçu coup sur coup plusieurs hommes.
Vous n'êtes pas dégradées mes filles, vous pouvez
revenir à l'honneur, mes filles.

Il la serre affectueusement dans ses bras.

Est-il possible qu'il n'y ait pas un asile pour vous,
infortunées ?
Tant d'âmes pieuses gémissent sur le désordre, et pas
une d'elles n'a jeté une planche dans le gouffre,
pour vous aider à vous en sortir !
Ha ! François de Sales, il aurait été bien plus beau
de faire cette oeuvre
que d'instituer les Visitandines, qui ne visitent pas
et les Annonciades, qui n'annoncent rien !

Jeune Fille : - Parlez-en à Maman, à Madame Janus.

Rétif : - Ah ! si Madame Janus avait été connue plus tôt, elle aurait conservé Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, et, avant, Montesquieu et Fontenelle !

Jeune Fille : - Monsieur, je voudrais vous rendre heureux !
Votre Paysan Parvenu m'a tellement émue !

Rétif : - Perversi ! Paysan Perversi.

(Il l'observe, ses yeux s'embrasent.)

Rétif : - Marchez, pour voir ! (elle marche)
Vous avez une marche provocante.
Je sens la tempête s'allumer.
Vous avez l'air si tempéramenteuse.
N'avez-vous pas entendu parler des Parthénions ?
Ce sera des maisons spécialement choisies pour vous, chacun de ces Parthénions sera régi par un comité de douze probes.
Il n'y sera pas admis de jeunes filles au-dessus de vingt-cinq ans,
pour les Surannées, le tarif sera de six sous, de douze sous pour les filles de quatorze à seize ans.
Les Prostituées françaises seront divisées en douze classes, les filles entretenues par un seul, les filles publiques par état, les demi-entreteneues, les filles de moyenne vertu, les courtisanes, les femmes du monde, les raccrochantes, les boucaneuses, les raccrocheuses, les gouines, les barboteuses.

Il y a longtemps qu'elle ne l'écoute plus.
Elle se moque gentiment de lui.

Jeune Fille : - Bien, très bien, je suis contente de vous Monsieur.
Bien, très bien, je suis contente de vous Monsieur.

Soudain, il prend un air très curieux, à la fois grotesque et inquiétant.
Il lui court après, essaie de la saisir, elle lui échappe, se débat.

Jeune Fille : - Non, je ne connais pas tout ça ! Lâchez-moi !

Il l'etireint de plus en plus fort, comme s'il voulait l'etouffer.

Rétif : - L'amour se glisse donc partout, jusque dans le coeur d'un hibou !

C'est elle qui change soudainement d'expression à son tour. Elle le fixe, scrute son visage attentivement.

Jeune Fille : - Oui, c'est toi. Je t'ai reconnu ! ... Je suis ta Nièce (elle l'embrasse doucement). Je meurs d'envie de te t'avoir.

Elle commence à se dégraffer. Rétif s'éloigne et observe le ciel. Il a l'air gêné.

- Rétif : - Sirius va se coucher.
- Jeune Fille : - Comment pouvez-vous regarder le ciel ?
- Rétif : - Je voudrais te donner ça aussi, un peu d'astronomie.
- Jeune Fille : - Taisez-vous ! Je veux te rendre heureux, c'est mon caprice, ou je me poignarde à tes yeux !

Elle se frappe à plusieurs reprises le ventre avec un couteau.
 Il se précipite sur elle, la redresse, la relève, puis l'étreint contre le mur. Il retrousse sa jupe.
 Il la lâche enfin, elle glisse lentement le long du mur, jusqu'au sol.

- Rétif : - Toute cette obscénité, quelle nuisibilité !
 Inconcevable labyrinthe du coeur humain ! ô chaos,
 qui renferme tous les contraires, qui te débrouillera ?
 Moi dans moi-même.

La jeune fille rit faiblement sur le sol.

- Je ne me le reproche pas, c'est ce qui l'a ranimée.

Elle rit de plus en plus fort.

- Jeune Fille : - Je suis heureuse. Tu m'as foutue !

- Rétif : - Pervertie !

La jeune fille disparaît. Elle gravit les marches en riant.

- Rétif : - Je l'ai dit, je vais étonner par l'excès de ma sincérité, que voulez-vous, voilà mon naturel, finies les bouffissures ou bien même les idéalités je suis une sorte de thermomètre, un thermomètre de la sensibilité, aimer, pour moi, c'est exister.
 J'ai un erotikôn très épicié ...
 Suivez-moi donc, ami lecteur, ne vous indignez pas contre moi,
 de ce que je suis un homme et faible.
 C'est par là qu'il faut me louer, au contraire !
 Ne me lis pas, puriste, implacable puriste !
 Q'une âme froide traite cela de mômeries !
 Je sens moi, et je regarde comme des morts,
 tous ceux qui ne sentent pas.
 je n'aime pas les huîtres à figure humaine !

Sa démarche devient incertaine.
 Il cherche son souffle, il halète.
 Son visage a blêmi, comme s'il ressentait un violent
 malaise.

Rétif : - On étouffe ici ! ...
 Quelle chaleur ! ...
 Et ces brumes si opaques ! ...

Il dégrafe le col de sa chemise, se précipite vers
 le fleuve et hume l'air, à pleins poumons, afin de
 recouvrer de nouvelles forces.

Rétif : - C'est curieux ... On a l'impression que l'air ne
 circule pas ...
 On dirait qu'il poudroie ...
 On dirait qu'il tournoie ...
 On dirait qu' ...

Il est interrompu brutalement.
 Il a reçu de l'eau sur la tête. Ses doigts touchent
 son visage. Il sent ses doigts.

Rétif : - Cette mauvaise odeur ...

Il lèche ses doigts, puis crache avec écoeurément.

Rétif : - L'infect liquide !
 Cette ville est un fleuve d'immondices !
 Paris ! Paris ! Tu es bien étrange, Paris !
 Mais la Révolution diminuera les abus !

Il tombe à genoux et se met à frotter le sol comme
 s'il voulait ôter toute trace de souillure.
 Le découragement le gagne bientôt.
 Il examine ses mains, étrangement rougies.

Rétif : - On marche dans le sang caillé ! ...
 Tous ces chevaux qu'on équarrit dans les rues ! ...
 Ces animaux égorgés, écorchés, dépiautés ...
 Ces os, ces peaux, ces lambeaux, ces chairs qui
 attirent les chiens ! ...
 Quelle putréfaction ! ...
 Quelle liquéfaction ! ...
 Quelle ... sidération ! ...

Pendant l'activité de Rétif, on a aperçu la silhouette
 d'un homme, dos à nous, vêtu d'un costume rouge.
 Il a scruté un petit moment le ciel à l'aide d'une
 longue-vue, puis est sorti subitement.

Il glisse, chancèle, puis s'affale. Il est empêtré, englué ou simplement coincé.
 Il a beau se démener, gesticuler, il ne parvient pas à s'extraire de cette chausse-trape.
 Il appelle. Il crie à l'aide.

Rétif : - Personne ... Personne pour entendre les cris funèbres du Hibou !

Survient, de l'autre côté de l'île, l'homme à la longue-vue. Il est très grand, d'une élégance étincelante. Ses bas blancs sont à peine maculés par la boue. Il a les mêmes manteau et chapeau que Rétif, mais de couleur rouge. Il est coiffé d'une perruque. L'individu s'approche de Rétif, grave et solennel. Ce personnage s'appellera l'Original.

L'Original : - Vous vous baignez par un temps bien froid, Monsieur.
 (Un temps)
 Qui êtes-vous, Monsieur ?

Rétif : - Un Hibou en piteux état, Monsieur !

Dédaigneux, l'Original fait demi-tour. Essayant de se dégager de son bourbier, Rétif tend le bras vers lui.

Rétif : - Monsieur ! Auriez-vous l'obligeance, s'il vous plaît ?

L'Original l'aide à se tirer de ce mauvais pas.

Rétif : - Nous connaissons-nous, Monsieur ? (Il se décrotte)
 Je suis l'auteur du Paysan Perversi.

Aucune réaction du côté de l'Original. Celui-ci ne peut entendre ce que dit Rétif. Il est occupé à déchiffrer quelque chose dans le ciel avec sa longue-vue. Soudain, il bouscule Rétif, puis sort à grandes enjambées, tout excité par son inspection de la voûte céleste.

Rétif : - Quelle est cette espèce de fou, agréable d'aspect cependant ?

Mouillé, maculé, froissé, encore sous le coup de sa mésaventure, il se déplace avec difficulté. Il semble penaud, comme honteux de ce qui vient de lui arriver.

Rétif : - Là, je ne girandole plus.
 Il y a cinq ans que je ne girandole plus.
 Depuis cinq ans, mon âme est morte,
 je suis presque mort.
 J'étais presque mort déjà quand je vins au monde.
 Je ne dis pas cela pour m'adoler !
 Cela pourrait adombrer !
 Je ne m'adole ni ne m'adolore !
 Je m'adonise trop pour m'adoler ! ...
 Je suis seul ! ... Je vis seul ! ...
 Depuis longtemps, je vis seul, je ne parle à personne,
 je reste seul, épi isolé au milieu des guérets que
 la faux du temps a moissonnés.
 Je suis le hibou, le spectateur nocturne, je guette,
 je chimère en attendant le bonheur,
 je vis la nuit, la nuit met l'imagination en jeu.
 la clarté est bonne pour convaincre,
 elle ne vaut rien pour émouvoir,
 soyons ténébreux,
 il y a tellement de choses à voir lorsque tous les
 yeux sont fermés
 j'erre dans les rues, inconnu,
 je vais seul sans plaisir, sans ennui, sans amusement,
 sans me plaindre du sort,
 mon coeur est mort et les morts ne doivent pas sentir
 je ne crois pas aux fariboles de malheur et
 de fatalité
 je déforme les faits car la vérité n'est pas
 vraisemblable
 je veux rendre concevable l'inconcevabilité,
 je suis une victime sans macule et je m'adresse à ceux
 qui déchèreront après moi
 je m'adresse aux nyctiluques que la lumière fait
 clignoter
 je vous dis qu'il y eut jadis des hommes de nuit
 qui voyaient la nuit
 qui agissaient la nuit
 et puis il y a eu les géants
 il y a eu les pygmées
 ce devrait être une honte pour une géante de succomber
 avec un pygmée
 c'est de là que sont les origines de l'inégalité
 politique : elle est imitative de l'inégalité physique
 qui existait autrefois.
 Buffon, je t'en prie, scrute la Nature,
trouve la vérité,
 ne te laisse pas épouvanter par les clameurs des
 pygmées
 c'est à toi de préparer cette révolution :
 tire le voile, ô Buffon, ôte à ton siècle la cataracte
 qui ferme son oeil au beau jour.
 Mes chers concitoyens, je vous aime, je vous chéris,
 jamais le vice ne m'a fait haïr les vicieux,
 je suis guidé par l'amour du vrai, du beau, de l'utile,
 l'utile, cest toujours l'honnête,
 je ne suis pas une méprisable sauterelle qui se traîne
 sur les poétises des hommes
 je suis le seul auteur qui s'occupe de littérature
 en ces temps de trouble.
 Maintenant, ça suffit, maintenant,
 maintenant, il faut que je me donne le fion.

Rétif : - Je suis peut-être le seul écrivain qui voie les choses sous leur véritable point de vue mais dans ce siècle si esprité, à quoi sert un écrivain à être utile à son siècle et à la postérité. Mon motif est l'utilité publique. On va les voir, les brigands et les oiseaux de proie de la littérature tomber sur le pauvre hibou ils l'auront belle pour me déchirer je serai vrai même lorsque la vérité m'exposera au mépris!

Il déambule, calmé. Quelque attirance, quelque impulsion, le ramène toujours indéfectiblement vers le mur.

Ses mains, comme les mains d'un aveugle, interrogent la pierre.

Rétif : - Tiens, 1779, mon premier mal de poitrine verrai-je cette date marquée l'année prochaine ? Comme c'est étrange, une date oblitérée a reparu après une pluie qui a lavé la pierre.
1780, Grande douleur entre les deux épaules
Ma gonorrhée confirmée. Pruritus.
Pruritus. Strangurie horrible.
Finis Rusticanae, j'ai fini la Paysanne!
1782, J'ai vu des souliers blancs, Rue Montorgueil là, ma Paysanne rayée !
1785, 20 Février, periculum, j'ai manqué de mourir. Le 25, annihilatus sum.
J'ai dîné chez Madame de Beauharnais, j'étais mal : je sentais l'ail.
20 Avril 1785, cinquième anniversaire de la date du 20 Avril 1780 ! ...
Là, j'étais ivre de joie de me voir imprimé !

Il rit. Il jubile d'excitation et de fébrilité.

Rétif : - Singulier, cette suite de quaternaires, qui ont partagé ma vie en dix parties égales.
A six ans, Agathe, dix, Marie, quatorze, Jeannette, dix-huit, Colette, vingt-deux, Zéfira, vingt-six, je me mariaï, puis j'eus Adélaïde, trente, Rose, la céleste Rose, trente-quatre, Elise, trente-huit, Louise, Louise et Thérèse, quarante-deux, Virginie, quarante-six, Sara, qui m'effraya et prolongea l'intervalle de deux ans, cinquante-deux, Félicité, fille délicieuse, cinquante-six, Filette, soixante, la même...
Je ne parle pas de Victoire ...
Ha ! Les femmes, les femmes, furent toujours pour moi le feu l'air et l'eau.
Que voulez-vous, j'avais les sens inflammables.
J'ai l'impression que je ressemble aux sables mouvants de la Lybie.

Il reprend la lecture de son mur

Rétif :- 1782, j'ai vu des souliers blancs, Rue Montorgueil,
là, ma Paysanne censurée !
15 Juin 1780, hemorroïdes degradinguntur in matellam ...
3 Juillet, la nuit, eus peur de mes testi...

Il s'immobilise et tend l'oreille.
Il a perçu des craquements en provenance des fourrés.
Il demeure un instant aux aguets, puis il écrit sur
le mur :

"NOCTE VOMITO SANGUINEM"

puis, en gros caractères, d'une main décidée :

"TIMOR ! TREMENS ! AGITATUR !

Les fourrés s'écartent.
Un homme est là, debout, les vêtements en désordre.
C'est l'Original.
Tranquillement, il rajuste sa culotte, en chantonnant ou
sifflotant.
Rétif est stupéfait.
L'Original le regarde avec une ironie insistante.
Il sourit avec sérénité.

L'Original : - Comme vous l'avez sans doute remarqué, Monsieur,
les latrines publiques manquent à la ville.
On est fort embarrassé dans les rues populeuses, quand
le besoin vous presse.
Autrefois, le jardin des Tuileries, le palais de nos
rois, était un rendez-vous général.
Tous les chieurs se rangeaient sous une haie d'ifs,
et là, ils soulageaient leurs besoins.
En arrachant ces ifs l'on a dépaycé les chieurs, qui
venaient de loin tout exprès.
On a établi des latrines publiques, où chaque parti-
culier satisfait son besoin pour une pièce de deux sols
mais si vous vous trouvez au faubourg Saint-Germain
et que vos viscères soient relâchés,
aurez-vous le temps, Monsieur ?

Rétif : - Les quais, les promenades, révoltent l'oeil et l'odorat

L'Original : - Ce serait pour un médecin un véritable thermomètre
des maladies régnantes.
Il saurait dans quelle saison de l'année les estomacs
manquent de ton.
Que ceux qui ont soin de leur santé ne jettent jamais
leurs excréments chauds dans ces trous qu'on appelle
latrines !
et qu'ils n'aillent point offrir leur anus entr'ouvert
à ces courants d'air pestilentiels !
Heureux les Othomacos ! Ils ne se vident qu'au soleil,
ils sont frais et gaillards.
Grossiers Parisiens ! Videz-vous dans un vase d'eau
fraîche !
Fuyez ces cloaques, fuyez ces couleurs fangeuses,
ces odeurs rebutantes !

Rétif : - C'est là que l'on voit, Monsieur, que la sottise est absolument nécessaire au lieu que l'esprit n'est que de luxe... J'entends par sottise s'amuser à des travaux bas, avilis, grossiers. Nos fameux esprités en perdent du temps à poétiser, proser, tragédiser, comédiser, opéradiser, ariettiser. Cela leur ferait du bien d'historier, d'anecdoter un peu, de dictionnariser, d'épîtreiser, non, qu'en pensez-vous ?

L'Original : - Mais qui êtes-vous donc, Monsieur ? (Il est fasciné)

Rétif : - Vous ne me connaissez pas ? On m'accuse de greluchonner de galantiser. On m'appelle le Rousseau du ruisseau.

L'Original : - Nous sommes-nous déjà vus ? (il l'examine)
A vous voir, je parierais que vous fréquentez Beaumarchais, Trudaine, Chénier, et ce fameux Mercier ?

Rétif ne répond pas.

L'Original : - Vous est-il arrivé de partager les "séances nutritives" chez notre ami Grimod ?

Rétif : - Le Hibou y est toujours bien reçu. J'aime à pourfendre la canaille, l'auteuraille, l'intrigaille, l'actriçaille, la médicaille, la finançaille...

L'Original, éberlué, éclate de rire.
Rétif, à son tour, laisse exploser son hilarité.

L'Original : - Des hiboux tels que vous sont des aigles !

Rétif : - J'attaque les vices à la Juvénal.

L'Original : - Quel est votre genre de vie ?

Rétif : - Le travail, l'occupation et le plaisir.

L'Original : - Quel temps pouvez-vous donner au plaisir ?

Rétif : - Quand ma main travaille, mon esprit s'occupe d'idées agréables ou philosophiques. Il lui arrive de sérieuser, ou bien je fais des châteaux en Espagne, je chimère, je philosophe, je projète... Mais ce n'est pas ma seule occupation : Monsieur, j'ai été esclave des Passions.

L'Original : - Les Passions, qu'est-ce ? Sont-ce gens de la Barbarie ?

Rétif : - Puissiez-vous ne jamais les connaître, Monsieur ! Redoutez leur carnivorité !

L'Original : - Que redoutez-vous dans l'amour ?

Rétif : - Je redoute le moral de l'amour.

L'Original : - Le moral de l'amour, c'est la tendresse ?

Rétif : - C'est la tendresse, oui.

L'Original : - Vous la redoutez ?

Rétif : - Comme la petite-vérole.
Les femmes de Paris sont très peu susceptibles de tendresse, et moi, j'en demande trop.

L'Original : - Je les crois intéressées, ne trouvez-vous pas ?

Rétif : - Peut-on être tendre avec une âme avide qui ne calcule que les moyens d'un amant ?

L'Original : - Le Hibou souffrirait-il ?

Rétif : - Avec impatience, Monsieur ! (Un temps)
J'ai les sens inflammables.
Si vous saviez tout ce qui a précocé mon tempérament !
Ainsi, vous ne me connaissez pas ?
Vous n'avez donc pas lu le Paysan Perversi ?
Ni le Pornographe ?

L'Original : - Je crains que non, Monsieur.

Rétif : - Mon Paysan m'a donné une existence dans le monde.
Il fut la source de ma réputation et me procura une considération dont tous les bons esprits me donnent encore des marques.
Vous n'en n'avez pas même lu des morceaux ?

L'Original se met à renifler Rétif.

L'Original : - Auriez-vous des odeurs, Monsieur ?

Rétif : - (interloqué) Des odeurs ?

L'Original : - Oui, des odeurs pour combattre les odeurs.
Tenez, regardez, j'ai toujours sur moi ma petite boîte à odeurs...
Sentez, Monsieur

Il sort de sa poche un minuscule coffret qu'il fait respirer à Rétif.

Rétif : - Ah , du musc ?

L'Original : - (il le coupe) Chut ... regardez !

Une jeune femme marche sur l'île. Elle fait les cent pas nerveusement.
Ses yeux sont hagards, elle semble désorientée, effrayée plutôt.
Elle lance de multiples petits regards rapides autour d'elle.

Elle dévisage les deux hommes qui la regardent, puis elle relève lentement ses jupes jusqu'en haut de ses cuisses.

'Original : - Devrait-il y avoir des femmes perdues ?
Legislateurs, pourvoyez au bonheur de tous les âges,
bannissez de vos lois une fausse morale, pour y en
substituer une, conforme à la nature.

Rétif : - Peu leur importe que des êtres se consomment, se corrompent, se rendent criminels.
Tout est laissé au hasard, à la conduite de gens
sans expérience.

'Original : - Connaissez-vous les Othomacos ?
Cette peuplade d'Amérique, sur les bords de l'Orénoque..
Elle nous donne un si bel exemple...
Connaissez-vous leur chant ?

L'Original fredonne à voix basse le chant des Othomacos.

Rétif : - Mais taisez-vous donc ! Regardez plutôt !

Un jeune homme fait son entrée à son tour.
Il suit la jeune femme de très près, la harcelant
sans cesse.
Elle se dégage, il la rattrape, etc...
Rétif et l'Original sont aux aguets, ils ne perdront
rien des mouvements du couple, ni de leur conciliabule.

Le jeune homme : - Comment peux-tu hésiter encore ?

La jeune femme : - Je n'ose pas. Je n'oserai jamais.

Le jeune homme : - Que deviendras-tu ? Ton mari est malade. Quand tu
auras vendu tous tes habits, et les siens,
où vous présenterez-vous ?

La jeune femme : - Mais je puis être reconnue ici !

Le jeune homme : - Alors, allons aux Tuileries.

La jeune femme : - Non, pas aux Tuileries, je t'en supplie !

Le jeune homme : - Réfléchis encore. Cela vaut mieux que d'emprunter.
Tu ne pourras pas rendre, tu seras délogée.

La jeune femme : - Quel sort cruel !

Le jeune homme : - Ton mari lui-même voit que vous n'avez pas
d'autre ressource.
Cela te deshonorera moins qu'une inclination.

La jeune femme : - Je ne pourrai jamais !

Le jeune homme : - Tu ne pourras jamais ?

Il la frappe violemment à coups de poing dans le ventre.

La jeune femme : - (elle suffoque)
Non ! je t'en supplie !

Il ne peut plus s'arrêter de la frapper.
Elle perd connaissance.
Il l'allonge délicatement sur le banc.

Le jeune homme : - Fais-le pour moi, je t'en supplie, ne me laisse pas comme ça !

Il étreint très violemment les jambes de la jeune femme.
Il se redresse, l'attire pour l'embrasser.

La jeune femme : - Tu sens l'alcool...Tu es complètement ivre !...

L'Original et Rétif bouillonnent. Ils veulent intervenir.
Rétif, finalement, se présente comme "client" potentiel.
Il fait tout pour se faire remarquer par le couple.

Le jeune homme : - Vas-y. Voilà une affaire pour toi.
(il la pousse vers Rétif)

La jeune femme s'avance vers Rétif, les yeux fermés,
comme au sacrifice.
Rétif la serre contre lui.
Plus rapide, l'Original s'en empare.
Il lui parle à l'oreille

L'Original : - Mademoiselle, Mademoiselle, écoutez-moi !

La jeune femme : - Je suis au désespoir. Sauvez-moi, si vous le pouvez !

L'Original : - Je le puis, mais soyez sincère. Donnez-moi le bras !
Venez avec moi ! Je vous promets du secours...
Savez-vous travailler ? Aimez-vous le travail ?

La jeune femme : - Beaucoup. J'ai toujours travaillé, même dans mon triste état.

L'Original : - Il en sera plus aisé de vous aider. Prenez courage,
et tâchez de ne pas mépriser votre être dégradé.
L'on se relève de la dégradation.

La jeune femme s'évanouit à nouveau.
L'Original se précipite, il la porte dans ses bras.
Rétif l'aide à transporter le corps de la jeune femme,
en soutenant les pieds.
L'Homme du Peuple est maintenant seul en scène.
Un moment plus tard, Rétif revient.
L'Homme du Peuple l'apostrophe.

Le jeune homme : - Tu ne veux pas me parler, c'est ça ?
Parce que je suis un ivrogne qui fait des méchantes
histoires aux dames ?
Un sac-à-vin, un débauché ?...
Tu ne veux plus boire avec moi ?...
Tu as déjà bu avec moi, toi, oui, tu as bu avec moi...
Tu vas boire avec moi...La garce, elle m'a laissé
en plan.
Tu es un misérable, grandes-oreilles, de boire avec
un coquin comme moi, sans âme, sans conduite.
Je vais t'en donner à boire, moi, tiens, tu vas boire
toute la Seine...

Il veut noyer Rétif dans le fleuve.
Celui-ci se débat, puis ne bouge plus.
L'Homme du Peuple revient, puis, soudain, chancelle
tant son ivresse lui pèse.
Rétif, ébouriffé, mouillé, vient doucement vers lui
et le secoue par les épaules.

Le jeune homme : - Qui êtes-vous ?

Rétif : - Un hibou indigné, Monsieur.

Le jeune homme : - Il me fallait de l'argent. Il y a trois jours,
j'ai tout vendu pour aller boire.
J'ai été augmenté, depuis quelque temps,
presque du double.
Alors j'ai libertiné, j'ai mangé, outré mon gain,
le peu que nous avions.
Alors j'ai pensé que cette femme pouvait m'aider.

Rétif : - N'ayez pas peur, mon ami.

Le jeune homme : - Mais qui êtes-vous, Monsieur ?

Rétif : - L'auteur du Paysan Perversi.
Je sais de quoi je parle. De tous nos gens de lettres,
je suis peut-être le seul qui connaisse le peuple,
en me mêlant avec lui.
Je veux peindre le peuple, je veux être la sentinelle
du bon ordre.
Je veux descendre au plus bas, afin d'y voir
tous les abus.
Hibou ! Prête-moi ton cri déchirant et funèbre
pour annoncer aux humains leurs turpitudes.
Prenez garde, philosophes, l'amour de l'humanité peut
vous égarer.
Ce que vous appelez le mieux pourrait être le pire !

L'Original traverse le plateau, le corps de la jeune
femme dans les bras.
Il ne cesse de la fixer, subjugué, la serre très fort
contre lui.
Il lui susurre des choses à l'oreille. Il murmure.

L'Original : - Il ne faut pas que le peuple gagne trop,
il ressemble aux estomacs que trop de nourriture engorge
et rend paresseux.
En croyant bien faire, croyez-en mon expérience,
vous pouvez tout perdre...
Attention, magistrats, quelque chose de funeste
se prépare !
L'esprit d'insubordination s'étend, se propage.
C'est dans les classes les plus basses
qu'il fermente sourdement...
Je vous le dénonce publiquement.
Venez-donc vous instruire, les preuves vous seront
administrées !
J'arrête là, des zéloteurs aveugles pourraient m'accuser
d'une sorte de machiavélisme...

N'y tenant plus, l'Original se met à embrasser la jeune femme, toujours inerte. Il la bécote sur le visage et caresse sa gorge.
Rétif est stupéfait et courroucé. Il trépigne.
Il prend l'Homme du Peuple à témoin.

Rétif : - On ne donne aucune attention aux moeurs,
et l'on paraît surpris qu'elles se détériorent !
Allez, rentrez chez vous !

Il lui glisse deux ou trois écus dans le creux de la main.
L'Homme du Peuple sort, goguenard.
Rétif revient vers l'Original.

Rétif : - Est-ce que Madame est trop faible pour marcher,
que vous la soutenez ainsi ?
Elle pose si doucement les pieds, comme si elle craignait
d'écraser des oeufs ?

L'Original : - Non, Monsieur, Madame est grosse, comme vous voyez !
Elle porte un précieux dépôt ...

L'Original palpe le ventre rond de la jeune femme.
Rétif s'agenouille pour en écouter les rumeurs secrètes.
Tout d'un coup, d'étranges couinements se font entendre,
de petits cris aigus et stridents, quasi-insupportables.

Rétif : - Ce sont des rats, Monsieur!

L'Original : - (épouvanté) Des rats!...

Ils ont laissé la jeune femme allongée sur le sol et
cherchent à localiser la provenance des couinements.

Rétif : - (désignant le soupirail)
C'est ici, Monsieur!
Venez voir...Vite...Regardez!...
Les rats sont d'une grosseur démesurée...

L'Original : - Ils entrent dans les caves quand la rivière hausse
et y rongent tout ce qu'ils trouvent.

Rétif et
L'Original : (ensemble)
- Qu'on nous donne une armée de chats
pour combattre cette armée de rats !

L'Original, téméraire, enfle son gant de "décrotteur"
et introduit son bras dans le soupirail.
Il en ressort une tête de mort.

L'Original : - Les rats logent aussi dans ce qui reste des cervelles !

Ils examinent la tête de mort avec minutie.
 L'Homme du Peuple est revenu discrètement.
 Il étirent en sanglotant le corps impassible de sa bien-aimée.
 L'Original se précipite sur lui pour l'expulser. Il l'entraîne en coulisses.
 Rétif est seul en scène.
 L'Original revient. Il fait les cent pas sur le quai, l'air absorbé.

L'Original : - Qu'on ne me parle plus du peuple ! J'abhore le peuple !
 Qu'on ne me parle plus de la joie du peuple,
 c'est la joie des tigres qui se déchirent !
 Les avez-vous vus rire à leurs guinguettes ?
 Je ne les ai vus que gronder et se battre !

Rétif : - Vous êtes exalté !

L'Original : - Je suis irrité.

Rétif : - Que vous a-t'-on fait ?

L'Original : - On m'a indigné. Je déteste les pauvres.
 Je déteste les lâches.
 Les infâmes ont dégradé l'humanité par leur bassesse,
 par leurs crapuleux plaisirs,
 par leur servilité.

L'Original : - Les pauvres ! Je suis de fer pour eux...
 Je voudrais les voir tous réunis dans leur hotel-dieu
 pestiféré, mourir lâchement, et sans oser se plaindre...
 Les pauvres ! Ce mot me met en fureur...

Rétif : - Vous délirez...

L'Original : - C'est parce que je les ai trop aimés, les ingrats !...

L'Original se met à sangloter sur l'épaule de Rétif.
 Celui-ci prend son visage dans ses mains et l'observe
 attentivement.

Rétif : - Ce nitre poussiéreux vous pique les yeux, Monsieur.
 Permettez-moi, Monsieur...
 Laissez-vous faire, mon ami.

Il entraîne l'Original dans un coin.
 Avec un pan de son mouchoir, il tente d'extirper la poussière
 de l'oeil de l'Original.

Rétif : - Ne bougez pas...Ne bougez pas...Là...Ca y est...Voilà...
 Tenez!...Regardez!...

Ils examinent le corps étranger sur le mouchoir.
 La jeune femme semble s'extraire de son long sommeil.
 On dirait plutôt qu'elle rêve.
 Elle gémit à plusieurs reprises.
 Rétif se retourne vers elle. Subitement, il est saisi.
 Ses yeux ne peuvent se détacher du corps de la jeune femme,
 plus particulièrement de son pied.

Rétif : (il bredouille)
 - Zéfire ! Zéfire !

L'Original : (il redresse la tête)
 - Qu'avez-vous ?

Rétif : - C'est Zéfire !..Tout à fait Zéfire...Ce pied...
 C'est Zéfire !...Ma fille !...

Il s'approche précautionneusement vers la jeune femme ,
 interloquée.

Rétif : - Vous êtes la seconde ou la troisième de mes filles
 que je reconnaisse par la jambe...
 Mais votre pied...

Il prend délicatement le pied de la jeune femme dans
 ses mains, puis l'embrasse doucement.

- Beau Pied ! Tu ne foules pas les tapis de Perse
 et de Turquie.
 Un brillant équipage ne te garantit pas de la fatigue
 de porter un corps,
 chef-d'oeuvre des grâces.
 Tu marches en personne, mais tu vas avoir un trône
 dans mon coeur...

Ses lèvres courent sur la jambe, puis sur la cuisse,
 avec de plus en plus de frénésie.
 La jeune femme, choquée, hurle, se dégage, puis
 se dirige vers la sortie.
 Rétif essaie de la retenir.

: -(à l'Original)
 - J'ai vu que c'était Zéfire, ma fille.
 Zéfire, le chef-d'oeuvre de la beauté, de la vertu,
 et pour laquelle mes larmes coulent au moins tous les
 ans, le 6 Octobre, jour de sa mort, en 1758.

Il court vers la jeune femme pour la saisir.
 Terrorisée, elle s'échappe.

Rétif : - (il hurle) Zéfire !

La jeune femme a disparu.
 Rétif demeure un moment abasourdi, sous le coup d'une
 émotion trop forte.
 Il se prend la tête à deux mainset cherche à recouvrer
 ses esprits.

Rétif
(à l'Original) : - Si j'en étais le maître, je ne verrais les femmes qu'en rêve et cela me suffirait.
Mais on ne se donne pas ses rêves.
'Je ne sais plus si ce qui m'arrive réellement n'est qu'un songe ou si mon rêve est la vérité.
Je vous en prie, Monsieur, désabusez-moi.

L'Original semble décontenancé.

- Allez-y, je vous en prie !

L'Original le soufflète doucement afin qu'il recouvre sa lucidité.

L'Original : - Mais enfin, Monsieur, les songes sont gros de promesses
Il y a tant à apprendre d'eux !

Rétif : - Rien que du passé dans les songes !
Je nie tous les songes-présages, ce sont des niaiseries
Moi, je conjecture tout éveillé !

L'Original : - Vous ne croyez pas que Dieu parle en songe ?

Rétif : - Non, cela est absurde.

L'Original : - Mais l'Ecriture ?

Rétif : - Je ne touche pas à cette arche-là.
Aujourd'hui, Dieu ne parle pas en songe.
Bien plus, il serait dangereux que cette idée se maintînt dans les cerveaux faibles.

L'Original : - Monsieur, vous êtes un philosophe athée !

Rétif : - Monsieur, et à vous je vous reproche d'être un curieux impertinent.
Passez-moi la philosophie, je vous laisse l'impertinence
Vous ne voulez donc pas me désabuser ?

L'Original s'apprête à gifler Rétif à nouveau, mais son bras retombe mollement.
Il se coiffe du chapeau (bleu), puis amorce une sortie grave.
Sur les marches, il s'arrête et se retourne vers Rétif.

L'Original : - Voyez comme je demeure imperturbable, Monsieur.
Je le dois à la réflexion.
La réflexion est le vent Nord-Ouest de l'âme. Elle sèche toujours les larmes.
Adieu, Monsieur, je vous laisse à vos hibouderies et à vos scribomanies,
puisque, paraît-il, je vous insolente et vous inconveniente.

L'Original sort, lentement, hautain et lointain.
 Les bras de Rétif se tendent vainement vers lui.
 L'Original daigne lui jeter un dernier regard.
 Il disparaît enfin.

NOIR

La lumière se rallume.
 On retrouve Rétif, dos à nous, sur le quai de la Seine.
 Il est plongé à son tour dans un méticuleuse observation
 du firmament.

On devine une silhouette sur les marâhes.
 Un homme de haute taille l'observe. On n'aperçoit pas
 son visage, mais on distingue des bas blancs et
 un chapeau bleu-roi aux plumes luxuriantes.
 L'on jurerait qu'il s'agit de l'Original.
 Rétif est de plus en plus occupé par son inspection
 des cieux.
 L'Original s'approche discrètement de lui.
 Ses bas blancs sont maculés de petites taches de boue.

L'Original : - Mais que cherchez-vous à la lecture du ciel ?

Rétif : - Je fixe tous les ans la Lyre et le Cygne.
 Pour célébrer l'anniversaire de Louise et Thérèse.
 N'avez-vous jamais fêté d'anniversaire ?
 Moi, je me ménage les miens.

L'Original : - Y êtes-vous fidèle chaque année ?

Rétif : - J'essaie de me souvenir du souvenir. C'est tellement
 délicieux.

L'Original : - Mais comment vous y retrouvez-vous ?

Rétif : - Question de concentration : je travaille, je m'oublie,
 et le temps coule.
 Je vis quatre fois, dans un seul instant, au moment
 actuel, et les trois années précédentes.

Rétif : - Il y a trois ans, à pareil instant, à pareil jour,
 j'étais ainsi, deux ans, ainsi, l'an passé ainsi !
 Et aujourd'hui, ai-je gagné, ai-je perdu en bonheur ?
 J'exprime ma situation par le mot propre : je compare
 le tableau.
 Et cette comparaison me fait vivre dans le temps passé,
 comme dans le moment présent !
 Elle empêche, renouvelée, la perte des années écoulées..

L'Original, intrigué, utilise à son tour la longue-vue
 pour scruter le firmament.

L'Original : - Vous venez d'exprimer de belles choses, Monsieur !
La dernière surtout me frappe : j'ai la preuve que
ce que nous avons fait il y a longtemps semble cesser
de nous appartenir.
Ainsi la continuation du moi individuel, pour les
métempsicosés, serait inutile et ...

Rétif : - Taisez-vous, Monsieur, et regardez ! ...

Derrière le soupirail, on voit les jambes d'une femme,
qui déambulent calmement.
C'est qui frappe, ce sont les chaussures : étincelantes
comme deux miroirs ou deux diamants.
Depuis le bas de l'escalier, l'Original et Rétif
contemplant les jambes.

Rétif : - Quelle majesté donne deux ou trois doigts de plus !

L'Original : - En ce moment, une mode insensée fait baisser les talons
des chaussures des femmes !

Rétif : - Les femmes qui se chaussent à plat se pataudent
et s'hommassent d'une manière horripilante
tandis qu'au contraire, les souliers à talons hauts
affinent la jambe
et sylphisent tout le corps.
Je voudrais que toute femme qui porte des talons plats
fût honnie.

L'Original : - C'est un crime contre nature de la défigurer en la
rapprochant de notre sexe par le vêtir.

Rétif : - C'est un être si charmant qu'une femme-femme

L'Original : - La Police devrait flétrir comme catin
toute femme-homme.

La femme lève sa robe très haut sur les jambes,
et ce, d'une façon très langoureuse.

L'Original : - La femme peut ainsi traverser Paris sans avoir une
mouche de crotte sur les bas !

D'autres jambes font leur apparition.
Ce sont les jambes d'un homme, et pourtant l'on voit
une longue robe noire.
Ce sont donc les jambes d'un prêtre.
Les jambes se regardent, se cherchent,
puis s'enserrent avec langueur.
Les robes se soulèvent. Les mains caressent
les jambes nues.
Il y a des gémissements, des frémissements, des râles,
puis de l'agitation.
Rétif et l'Original se mettent aux aguets.
Ils ne vont pas perdre une miette du manège libertin.

L'Original : - Jean-Jacques, je vous l'avais prédit,
C'est votre Emile qui nous amène tout cela !

Rétif : - Jean-Jacques, ce n'est pas que tes principes soient
mauvais, ils ne sont qu'abusibles!

La soutane se soulève jusqu'en haut des cuisses.
Les mains de la femme explorent savamment les
jambes du prêtre.
On entend soupirs et gémissements.

L'Original : - Le libertinage a pris je ne sais quelle forme glacée !

Rétif : - C'est le propre -si j'ose dire- des Nations modernes !

L'Original : - Les Nations ! Les Nations ! Autrefois, il y avait des
Nations !
Aujourd'hui, les hommes ont réuni dans chaque ville
tous les vices et toutes les maladies de l'Univers !

Brusquement, Rétif, troublé, saisit l'Original par
les épaules.

Rétif : - Ô Grands ! Ramenez le bon ordre et la subordination !
Tenons-nous fermement appuyés au Trône !

L'Original : - Nous ne sommes pas des Républicains,
il ne nous serait pas avantageux de l'être ...

Rétif : - Nous sommes dans un siècle heureux,
et je le vois s'échapper, sans que nous en profitions !
De la bonne morale, pauvres humains,
si vous voulez avoir du bonheur !

L'Original : - Je suis bon Patriote, Monsieur, je le suis avec
transport, je vois ce qui nous perd,
c'est la frivolité !

Durant cet échange, le couple s'est volatilisé.
Rétif et l'Original, intrigués, décident d'y aller
voir de plus près.
Ils se tiennent accroupis à l'entrée du soupirail.
Ils attendent, sur le qui-vive.
Deux silhouettes les surprennent dans cette posture.
C'est l'ecclésiastique et la libertine, dont les
visages sont masqués.

Le Prêtre : - Ah ! Je le reconnais, c'est le Griffon !
Il nous regarde.

La Femme : - C'est le Hibou !
Il n'est méchant !

Penaud, Rétif s'enfuit.
Le couple éclate de rire, puis sort nonchalamment.

Un temps

L'Original

: - La variole d'Arabie, la lèpre d'Egypte, le tétanos d'Afrique, le monstre d'Amérique, les écrouelles des Alpes, les goîtres des Vosges, la phtisie britannique, le rhume français, la fourberie des Grecs, la cruauté des Romains, la barbarie des Tartares, l'inconstance des Numides, la grossièreté des Bataves, la friponerie des Arabes Vagabonds, l'insouciance des Canadiens, la stupidité de la Californie, l'avarice des Turcs, la perfidie des Algériens, la superstition des Flamands-Brabançons, les chaude-pissés, les chancres, les bubons, les furoncles, les poireaux, les figues, les mûres, les rhagades, les choux-fleurs, les exostoses, les condylomes, les gonorrhées, les stranguries, tout cela est réuni dans une seule ville !
Les qualités se sont éteintes, les vices se sont fertilisés !

Et nous serions une Nation ! Voici ce que nous sommes : quelques riches insolents, et des milliards de malheureux, qui languissent, sans aimer, sans être amis sans s'intéresser à leur Gouvernement, à la prospérité de l'Etat.

Ne vous avisez jamais, Monsieur, de dire, ma Nation ! Il n'existe plus de Nation que chez quelque Sauvages, chez les Othomacos, sur les bords de l'Orénoque ...

Agenouillé, il chante à tue-tête le chant des Othomacos.

Rétif survient.

Rétif : - Vous avez quelquefois du bon sens et point d'esprit, et, plus souvent, de l'esprit sans raison.

L'Original : - Quel siècle que le notre !
Dans quel temps sommes-nous nés !

Rétif : - C'est dans le Siècle des Lumières que les têtes sont le plus exaltées !

L'Original : - Où es-tu, Voltaire ? Grand homme, où es-tu ?
Tu lançais sur ta sotte patrie quelques-uns de ces sarcasmes brûlants qui la faisaient rougir d'elle-même !
Tu es mort trop tôt, c'est toi qui nous manques !

Au cours de leur dialogue, une musique, très douce, quasi-imperceptible, avait survolé.
Brusquement, le visage de l'Original se crispe.
L'air dégoûté, il se met à renifler.

L'Original : - Vous ne sentez pas cette odeur, comme une odeur pestilentielle ?

Rétif : - C'est curieux ... comme une fermentation ... vineuse

L'Original : - Non, non plutôt une fragrance de fromage qui pourrit...

Rétif : - Ne dirait-on pas une exhalaison cadavéreuse ?

Ils cherchent d'où l'odeur peut provenir.

L'Original : - Là...C'est ici...Venez voir...

Ils écartent fourrés et arbustes.

Rétif : - Ce sont des débris. Des restes d'anatomie.
Des cadavres coupés par morceaux.

Ils soulèvent ensemble puis transportent les débris enveloppés dans un linge blanc.
Ils sont paralysés par la précaution et la crainte.
Ils chuchotent, à peine plus fort que la musique.

Rétif : - L'on refuse des cadavres aux jeunes chirurgiens.
Ils sont obligés d'en voler ou d'en acheter.

L'Original : - Lorsqu'ils les ont disséqués, ils ne savent plus qu'en faire...

Rétif : - Pourquoi ne pas donner légalement des corps aux chirurgiens ?
J'avais même proposé, dans un petit mémoire, de donner à l'Amphithéâtre Public certains scélérats vivants pour faire sur eux des expériences.
L'on m'éconduit comme un Anthropophage !

Ils ont emporté leur fardeau vers la Seine.

L'Original : - Ces miasmes sont-ils dangereux pour les vivants ?

Rétif : - Il faudrait quelques précautions : du vinaigre, de l'eau de mélisse, ou des carmes.

Ils sont au bord de l'eau. Ils se regardent, puis lancent le drap dans le fleuve.

Original
Rétif : - Ô Paris, ville superbe ! Que d'horreurs dégoûtantes sont cachées dans tes murailles !

Ils contemplant l'onde sans oser rompre le long silence qui s'installe.

Les étoiles scintillent.

La musique est toujours aussi suave.

'Original : - La Seine est large...

étif : - Et puis noire...Si noire...

'Original : - On dirait...

étif : - Le Styx...

'Original : - Oui, le Styx.

Le silence se fait de plus en plus pesant.

L'Original se retourne vers Rétif et le serre très fort dans ses bras.

L'Original : - Partons, Monsieur, partons tous deux.
Quittons cette île empestée. Marchons tous deux.
Allons dans les rues !

Rétif : - Dans les rues empaillées de fumier ?
Dans ces cloaques jusqu'à mi-jambe ?

L'Original : - Je vous en supplie, mon ami, bravons cela !
Nous braverons les tas de boue et le pavé glissant,
nous éviterons les fiacres,
nous traverserons les gouttières,
nous parcourrons les avenues ténébreuses et froides,
nous mépriserons les immondices,
nous enjamberons les précipices,
nous percerons les brouillards.
Marchons tous deux, Monsieur. Allons à pied.
Malgré tous les dangers.
Pour vous, je me ferai hibou,
vos nuits seront mes nuits.
Regardons. Dénonçons. Pourfendons. Décrotons.
Ensemble crayonnons les iniquités nocturnes.
Mon ami. Venez. Refusons les fiacres. Allons à pied.

Il est déjà juché sur l'escalier.
Il attend Rétif avec impatience.

Socrate allait à pied ! Horace allait à pied !
Jean-Jacques allait à pied !...

Rétif: - (il marmonne) Jean-Jacques allait à pied ! ...
Moi aussi je vais à pied...
J'ai écrit aussi mes Confessions.
Je suis plus proche de Saint-Augustin que de Rousseau.
Rousseau ne m'a pas donné l'idée de cet ouvrage,
c'est moi qui me la suis donnée.
Le vice et la vertu sont les deux extrêmes d'un tout,
chacun d'eux est également nécessaire
comme l'ombre et la lumière.
Les auteurs ressemblent aux prostituées
qui se font une loi de ne jamais dire
un mot de vérité.
Moi, je prismatise avant d'écrire,
je ne mosaïque pas.
Suis-je ce qu'on peut appeler un libertin,
un homme sans moeurs ?
Les moeurs sont un collier de perles,
ôtez le noeud, tout défile.

L'Original : - Vous ne venez pas, Monsieur ?
Il m'étonne que le Hibou soit lassé d'hibouder...

Rétif - Jean-Jacques allait à pied ... Moi aussi, je vais à pied ...

Les deux amis éclatent de rire.

Rétif et l'Original vont quitter leur île pour gagner la rue.

Le plateau demeure désert et silencieux un instant. Les brumes sont agitées. L'atmosphère se voile d'un rideau de fumée.

On entend, tenu d'abord, puis s'amplifiant progressivement, le murmure du vent.

L'original est revenu sur la scène.

Sa démarche est vacillante. Son grand corps semble désorienté.

Il transpire. Il éponge son visage ruisselant.

On le dirait en proie à un malaise.

Rétif le rejoint.

Rétif : - Que se passe-t-il, Monsieur ? ...
Vous êtes blanc ! ...

L'Original : - Ça y est ! ... Nous y sommes ! ...
Nous sommes en Révolution ! ...
là voilà, notre exécration Révolution ...

Rétif : - Mais ... Monsieur seriez-vous à contre-révolutionner ?

L'Original : - Ne politiquez pas ainsi, je vous en prie ...
Moi Monsieur, j'ai toujours été l'ami de l'ordre,
de la décence, de l'autorité légitime et de la foi.

Rétif : - Ben, moi, j'ai toujours été Patriote avec tous les ennemis du désordre de l'insolence et de l'oppression. Pourquoi voulez-vous que je change aujourd'hui. Ce que j'ai défié, je ne le dédédie pas, moi. Si je suis Patriote, je l'étais avec Voltaire, Rousseau, (je ne dirais pas Buffon, ce faux grand homme), avec Diderot. J'ai craint la Bastille, je n'ai craint au monde que cela, je ne crains plus rien. Plus je vieillis, moins je fais cas de ma vie, je suis le parfait opposé de nos pusillanimes vieillards. Devenu Républicain, j'en ai le courage : je marche sous la pique aux revues, je monte la garde -quand mes infirmités me le permettent- je m'assied, à ma section, à côté du Manoeuvre poudreux, et je discute avec lui des intérêts communs. J'ai le pauvre habit bleu, fait en 1773, tout rapiécé, mais qu'il va bien là, et sous la pique ! ...

L'Original : - Périssent à jamais vos exécration philosophes, dont les écrits ont amené à ces excès, et qui s'en applaudissent aujourd'hui !
Leur sang sera versé le premier, en expiation, et j'y tremperai moi-même mes mains avec joie.
Malheur au Athées, au Déistes, aux incroyants, aux Hérétiques !
Ils brûleront en ce monde et dans l'autre,
et j'alumerais de bon coeur le bûcher qui doit les consumer.

... / ...

L'Original : - Oui, je suis altéré du sang de tous ceux qui nous ont amenés au point où nous en sommes, et si tous ceux qui pensent bien se réunissaient, on n'en laisserait pas vivre un seul ! ... Ceux que j'ai le plus aimés dûssent-ils être au nombre des victimes.

Rétif : - Que les Rois plaignent les Rois !
Je n'ai rien de commun avec ces Gens là, moi !
Ce n'est pas là mon prochain !
En fasse le sort ce qu'il voudra ...
Périssent tous les tyrans, rois, reines, électeurs, landgraves, margraves, czars, sultans, daïris, lamas, papes, etc , etc ...
Amen ! Amen ! Amen !

L'Original : - (il cache son visage dans ses mains)
Monsieur, vous êtes en pleine enragerie !
Vous parlez avec une sorte de délectation des pires anthropofageries !
Vous flattez cette racaille, cette ... (un temps) ... cette Huaille ! ...
Vous voilà devenu suppôt du despotisme populaire et des Sanguinocrates ! ...
Adieu, Monsieur !
J'aimerais mieux vivre avec un Galérien qu'avec un Démocrate !

D'un geste emphatique, il ôte sa perruque, puis s'éloigne, majestueux et hiératique.

Une musique éclate, vibrante.
Une musique de Glück.

Rétif redresse le visage.
Ses yeux s'embrasent, sa bouche sourit, titubant, chavirant, il arrive vers nous.
Il écoute la musique avec un jubilation proche de l'extase.

Rétif : - C'est la musique dont j'ai toujours rêvé !

La musique s'intensifie.

Rétif : - (il crie) Je suis Glückiste, moi !

Il communique avec la musique avec de plus en plus de ferveur.
Tout d'un coup, tout s'interrompt.
C'est brutalement le silence.
Passe, au bout d'une pique, une tête ensanglantée.
Rétif reconnaît sa propre tête. Il s'évanouit.
Tout s'est volatilisé.
Ne subsiste plus qu'un étrange silence.

La pénombre se fait doucement.

Monte une autre musique, suave et limpide.
 Une jeune fille vient vers Rétif,
 et sème sur sa face des centaines de petits baisers.
 Elle est vêtue de rose.
 Elle est rousse.
 C'est Sara.

Rétif revient à lui, son visage se pacifie,
 il sourit, tend son bras devant lui

Rétif : - Quelle est cette pluie ? Ce doux orage ?
 Cette rosée sur moi, ce sont mes larmes...
 J'ai soif...
 D'où me vient ces larmes sont délicieuses ?

Sara : - C'est moi, c'est Sara...Je vous dérange !

Rétif : - Non, non, ma jolie voisine.

Sara : - Pardon ! Je viens vous prier de me prêter un livre...
 J'aime à lire...

Rétif : - Volontiers ! (Il présente à Sara une pile de livre)
 Choisissez ! ...

Sara : - Vous savez mieux que moi ce qui m'amusera.

Rétif : - Celui-ci ! (il tend un livre à Sara)
 Il s'agit du Paysan Perversi !

Sara tremblante, émue lit à voix haute :

... "Pierre ! le monstre a tué sa soeur ; ...
 Il l'a poignardée ... il s'est baigné dans son sang ...
 Eh ! vous ne m'engloutissez pas, gouffres de l'enfer,
 qui m'avez vomi ! ... il l'a tuée ! le monstre
 l'a tuée ! Edmond, le monstre, le furieux, le forcené,
 l'infâme qui vous a déshonorés tous, il l'a tuée ! ...
 Justice des hommes, prépare un bûcher ; qu'il y périsse
 par un supplice lent, affreux ! ...
 ... Obscurophile ... "

Noir soudain.

Rétif et Sara sont attablés.
 Ils partagent un goûter.

Rétif : - Il n'y a pas de fève ?

Sara : - Il n'y a pas de fève ?
 Commençons une liaison avec cette nouvelle année !
 Soyez mon père !

Rétif : - Ma chère fille !

Sara : - Mon bien-aimé Papa !

Rétif : - Auriez-vous des peines ?
 Parle, ma fille, quelque chose te chagrinerait-il ?

- Sara : - Que j'aime ce ton ! Vous me tutoyez !
Il me semble que je suis davantage votre fille...
- Rétif : - Aimable, charmante enfant !
- Sara : - Vous serez mon père, mon guide, mon protecteur...
- Rétif : - Ah ! Ma chère fille ! Je crains d'être aussi ton amant !
- Sara : - Quand cela serait ?
- Elle colle son visage contre le sien. Elle pleure.
- Rétif : - Qu'as-tu, ma chère fille ?
- Sara : - Une autre fois !
- Rétif : - Ne serais-tu pas heureuse ?
- Sara : - Heureuse, moi !
- Rétif : - Fille parfaite ! Tu serais malheureuse !
- Sara : - Vous ne savez pas tout ! Adieu !
- Elle veut s'en aller. Il la retient par le bras.
- Rétif : - Sara, je ne voudrais pas, s'agît-il de mon bonheur, porter atteinte à la vertu d'une fille honnête. Mais je n'aurais pas les mêmes scrupules avec une fille déjà entamée...
Tutoie-moi, toi !
Tutoyez-moi !
- Sara : - Ah ! Mon Père !
- Rétif : - Une fille bien tendre tutoie quelquefois...
- Sara : - Si je le savais !...
- Rétif : - Allons, dis-moi : Papa, je t'aime de tout mon coeur.
- Sara : - Papa, je v...je v...Ce tu ne veut pas venir sur mes lèvres...
- Rétif : - Je vais les en punir. (Il l'embrasse).
Voyons, à présent ?
- Sara : - Papa, je v...je t'...Papa, je vous aime, et je...
t'aimerai toujours.
- Rétif : - Je t'adorerai jusqu'à mon dernier soupir, ma jolie Sara.
- Sara : - Aimable Papa, mon dernier soupir sera pour toi.
- Rétif : - Le voilà, ce mot charmant ! Tu l'as dit !
- Sara : - Tu l'as entendu !...S'il te fait plaisir, tu l'entendras tous les jours...
- Rétif : - Ah ! Plût à Dieu !
- Sara : - Que je te verrai...Je dirai à ma mère que tu es l'homme qu'il me faut.

Sara : - Tu as parlé à mon coeur dès le premier instant que je t'ai vu ...
Rue Saint-Honoré, tu as levé les yeux vers moi, tu te souviens, comme je t'ai souri, je t'ai fait un signe avec la main.
Mon coeur palpitait de plaisir, mais aussi de crainte. Comme j'ai tressailli quand je t'ai vu dans l'allée, quand, ayant ouvert la porte, je t'ai entendu monter, quand je t'ai vu ! ...
Je crois, mon ami, que je serais descendue pour courir après toi, si tu avais passé ...

Rétif : - Je m'applaudis ! Moi, quarantecinquenaire, qui l'aurait pensé, que le bonheur m'attendît à mon âge !...

Sara : - Qu'avez-vous ? Qu'as-tu ?

Rétif : - Je t'aime depuis longtemps, mais je te fuyais, effrayé de ta jeunesse.

Sara : - Tu me fuyais, cruel !...Moi, qui n'aspirais qu'au plaisir de te connaître !

Rétif : - Que voulais-tu que je t'offrisse, ma Sara ?
Un coeur flétri par la douleur !

Sara : - L'est-il en ce moment ?

Rétif : - Non, le bonheur l'a dilaté. Tiens, met-y ta chère main.
(elle presse sa poitrine)

Sara : - Oui, il bat !...Touche le mien !...

Rétif : - Il me paraît ému !

Sara : - C'est qu'il a...

Rétif : - Qu'a-t'-il, ma divine Sara ?

Sara : - De l'amour !...De l'amour !...De l'amour !...

Sara s'enfuit en courant.

La même musique l'accompagne, inaltérable, imperturbable.

Sara ! Sara ! Où es-tu ? Sara !

Ton nom est là, partout, Sara.

Je cherche ma Sara dans Sara et je ne la trouve plus...

Sara dans mes bras, Sara sur mes genoux...

Sara nobiscum

Sara avec nous. Sara avec nous. Sara avec nous.

On retrouve Sara allongée sur la table.

Sara : - Je suis à toi !

Rétif : - Tu es à moi !

Sara : - J'y suis, j'y suis. J'y veux être toujours.
Fais de moi ce que tu voudras, cher Papa : âme, corps, pudeur, tout est à toi.
Parle et je me livre, ou plutôt, je suis livrée, disposée,
puisque je suis toute à toi.

- Rétif : - Tu embelliras le soir de ma vie !
- Sara : - Il n'est pas si tard...
- Rétif : - Non, tu me rajeunis. Il me semble que je suis à ton âge
- Sara : - Puissé-je prendre de tes années, aimable Papa !...
 Donne m'en, donne m'en !
 Laisse-moi croire que je t'en ai pris !
 Z'ai trente ans : dis-moi que ze parais trente ans.
 Ze le veux.
- Rétif : - Reste jeune, mon adorable amie ! La jeunesse te va si bien ! Elle est raisonnable en toi !
 Quelle félicité m'attend à quarante-six ans !
- Un serrement de coeur me prend lorsque je suis de retour à la maison et que je n'y vois pas Sara.
 Je voulais manger ma crème de riz,
 il me fut impossible d'avaler !
 Je retournai sur mon quai, sur mon île, j'écrivis à côté du premier jardin :
 30 Mai : Sara cubat feras, me non monita :
 Sara couche dehors sans m'en avoir averti.
 Fere lupanaris modo agit.
 Une fois, elle me dit : "Va te faire foutre !"...
 J'avais la poitrine oppressée, je respirais à peine.
 Je sentis toutes les fureurs de la jalousie et toutes les angoisses de l'amour.
 Je passai une nuit cruelle. J'étais obligé de m'agiter le corps comme cela, pour faire circuler le sang.
 J'étais le troisième quarantecinquenaire avec lequel...
 Il te sied bien d'aimer à ton âge !
 Sans ce malheureux homme qui est venu me l'enlever, je l'aurai encore.
- Sara : - Sauve-moi, Papa, sauve-moi, Papa !
- Rétif : - 8 Juin : c'est ce jour-là que brûla l'Opéra. Il pleuvait.
 9 Juin : turbo infinitus : trouble incroyable.
 Je vois ensuite deux mots, mais effacés, et que je ne saurais lire.
 10 Juin : reconciliatio. Cubat mecum : elle a partagé mon lit.
 11 Juin : serica, favores : je lui donne des bas de soie et j'obtiens ses faveurs.
 17 Juin : je lui ai donné sa pension fixée à 12 francs par la mère, pour avoir ma part de la personne de Sara.
- Sara : - Sauve-moi, Papa, sauve-moi, Papa !
- Rétif : - La voilà, cette fille, dont la physionomie annonçait la candeur !
- Sara : - Ne me frappez pas !
- Rétif : - Vous avez raison, Mademoiselle Sara, je dois être malheureux, et vous devez y contribuer.
 Adieu ! Je ne dormirai plus...(il pleure)

Sara : - Tes larmes coulent comme deux fontaines. (Elle caresse son visage.)

Rétif : - 28 Juin : je soldais alors Sara à douze francs par semaine.
 8 Août : ruptura. Mais tant qu'on n'est pas guéri, les ruptures se raccomodent.
 11 Août : merenda at Rapaem : goûter du poisson frit à la Râpée.
 Septembre : je paie cette fille, elle est à moi.
 J'ai écrit toutes mes dates de la rue Saintonge au Marais.
 1782 : porta clausa.
 16 Février : amicus ego Sarae : je suis ami de Sara.
 20 Mars : on accuse Sara d'avoir la syphilis.
 25 Mai : Sara fait une nouvelle connaissance.
 18 Juin : tarta ad spinacias : tarte aux épinards avec Sara.
 26 Juin : frigida recusat orgeat : elle a fait la fière et la froide, et a refusé l'orgeat.
 3 Juillet : dedi serin : je lui ai donné un serin.
 19 Juillet : postrema merenda : dernier goûter.
 Sara avait une pointe de vin, elle s'appuyait mollement sur mon bras.
 J'ai aimé une fille dont j'ai perdu le coeur !

Changement d'ambiance.
 Rétif nous regarde dans les yeux.
 Il a envie de se confier à nous de nouveau.

Rétif : - Je ne cherche pas à m'historier.
 J'ai soif de vérité pure.
 Ce ne sont pas mes Confessions, ce sont les Ressorts du coeur humain que je dévoile.
 Je veux anatomiser le coeur humain.
 Qu'on étudie en moi et par moi la série des actions humaines !
 Disparaisse, Nicolas-Edme, et que l'homme seul demeure

Il tente de se relever, mais son corps le trahit.
 Il se gratte le ventre

- Ma démangeaison qui reprend. Ma maladie haïtienne...
 Nous sommes tellement corporels...
 J'ai froid...
 Tout ce sang que je vomis, ces pintes de sang.
 J'attends la mort mais elle est trop douloureuse, je demande seulement qu'on l'adoucisse.
 Qui croirait en me voyant que j'ai aujourd'hui écrit de si belles choses.
 J'étais beau...Ma figure efféminée...
 Mes lèvres appétissantes...
 J'étais pâle d'une blancheur de lis...

Des cloches retentissent. Il redresse la tête.

Rétif : - Ô Jeannette, cet ange sans le savoir a décidé mon sort...
 J'ai tout fait pour mériter cette fille que je n'ai pas eu
 à qui je n'ai jamais parlé,
 dont le nom me fait tressaillir à soixante ans,
 après quarante-six années d'absence,
 Il ne s'est pas écoulé un jour
 depuis quarante-six ans
 où votre nom, Jeannette, n'ait été prononcé,
 comme ça, dans un soupir : "Jeannette, Jeannette !"
 Voici l'homme qui vous a aimé plus qu'il n'est possible
 d'aimer.
 Jeannette, si je t'avais vue tous les jours,
 tu m'aurais énergisé.
 Je serais devenu aussi grand que Voltaire.
 J'aurais laissé Rousseau loin derrière moi.
 Tu m'agrandissais l'âme.

Les cloches sonnent de plus belle. On dirait qu'elles
 se sont emballées.

Rétif prend de la terre dans ses mains.
 Il la regarde couler entre ses doigts.

Rétif - Sacy est-il toujours couvert de chaume ?
 L'on y mange-t-il toujours du pain bis ?
 L'on y est-il toujours aussi gueux ?
 Tout yest-il donc encore de même ?

Les cloches continuent leur concert.

Un jeune homme est entré.
 On reconnaît Nicolas.
 Une jeune fille se tient en face de lui.
 C'est Marguerite.
 La scène se passe en Bourgogne, près de la ferme de La
 Bretonne.

Marguerite : - Celui-ci, il est tout rouge !
 Il a une fille à la joue !

Nicolas : - Marguerite ! Vous allez donc vous marier ?

Marguerite : - Oui, Monsieur Nicolas.

Nicolas : - Vous êtes donc bien contente ?

Marguerite : - Ben oui, Monsieur Nicolas...

Nicolas : - Contente contente ?

Marguerite : - Mais je ne suis pas fâchée !...

Nicolas : - Marguerite... Vous savez que nous avons toujours été
 bons amis ?

- Marguerite : - Oui, M'sieu Nicolas, et que nous le sommes encore.
- Nicolas : - Je voudrais bien, Marguerite, que vous me voulussiez faire un plaisir...
- Marguerite : - Volontiers, M'sieu Nicolas, je suis votre voisine la plus proche.
- Nicolas : - Vous allez vous marier...(il hésite). Vous allez donc savoir ce que c'est que le mariage!
- Marguerite : - Je crois que oui...
- Nicolas : - Il faudra me le dire !...
- Marguerite : - Je ne le dirais pas à un autre, mais à vous, je ne saurais rien vous refuser.
Oui, je vous le dirai.
- Nicolas : - Le mariage, il faudra me le dire !
- Marguerite : - Volontiers. Je vous ai toujours aimé.
Voyez s'il n'y a personne dans le chaffaud.
- Nicolas : - Personne. C'est le fenage. Les garçons et les filles, votre mari, tout le monde est à manger.
- Marguerite : - Je veux tout vous apprendre, Monsieur Nicolas.
- Ils font l'amour.
Il s'évanouit.
- Nicolas : - Ce n'était pas du plaisir, la secousse était trop violente.
Ce que j'ai éprouvé ressemblait à de la douleur.
Je suis comme un oiseau que charme une vipère.
Il sent le danger et ne peut le fuir.
- Il cherche à nouveau à séduire Marguerite.
- Marguerite : - Vous voulez du lait ?
- Elle lance des gouttes de lait au visage de Nicolas.
Il tombe à genoux, en hurlant, feignant la douleur vive d'une brûlure aux yeux.
Soudain, il reste immobile sur le sol.
Marguerite, inquiète, se penche sur lui.
- Marguerite : - Nicolas ! Nicolas!(il ne répond pas).
- Nicolas surprend Marguerite. Il glisse sa main sous ses jupes.
Elle s'échappe en riant. Il tente de la rattraper.

Rétif : - Toute cette obscénité, quelle nuisibilité !
 J'ai simplement voulu mettre un peu d'ordre
 dans le desordre.
 J'ai cru voir un monde derrière le miroir...
 C'était du vrai...
 Du vrai...
 Qui était...Quelque part...

Sa main ouverte, offerte, se tend vers nous.
 Ses lèvres bredouillent, il veut nous dire quelque chose.

Rétif - Je mourrai lorsque le nombre de mes jours sera rempli...
 J'entraînerai dans mon tombeau toutes les critiques,
 périssables comme ce corps chétif et mortel.
 Je vivrai à jamais par la position la plus noble
 de moi-même...
 Mon nom franchira les mers !...
 Quand tu me liras, lecteur, je ne serai plus,
 mais je vivrai cependant avec toi,
 par le mélange de mes pensées avec les tiennes...

Rétif se dirige une dernière fois vers son mur.
 Ses mains tâtonnent à nouveau sur la pierre.
 Soudain, une porte s'ouvre dans le mur.
 Jaillit un rayon de lumière étincelant qui inonde
 le plateau.
 Derrière la porte, la lumière est quasi-aveuglante.

Rétif : - Lecteur ... Lisez- moi ! ...
 Je suis ...
 Un livre ...
 Vivant ...

Il nous fait un petit signe de la main,
 puis disparaît, happé par la lumière.

NOIR FINAL

Christian PEYTHIEU
 Fait à Paris. Janvier 1987

LE HIBOU

Spectacle réalisé par L'OPOSSUM

Co-produit par l'Association Bicentenaire Montreuil 89

Le spectacle a été créé au Théâtre Municipal d'AUXERRE en Novembre 1987 (avec le soutien de la D.R.A.C. de Bourgogne) , puis joué à Beauvais et à Noyon.

En Janvier 1988 , représentations au Studio Berthelot à MONTREUIL.

En Mars 1988 , le spectacle est donné à Paris au Théâtre de l'ATALANTE, puis au C.A.C. de NIORT.

Le spectacle sera repris en tournée à partir de de Novembre 1988 jusqu'en 1989 (il sera accompagné la plupart du temps d'une série d'interventions liées à Rétif de la Bretonne et au Bicentenaire de la Révolution Française, cf. Dossier animations).

L'OPOSSUM est une compagnie subventionnée par le Ministère de la Culture.